

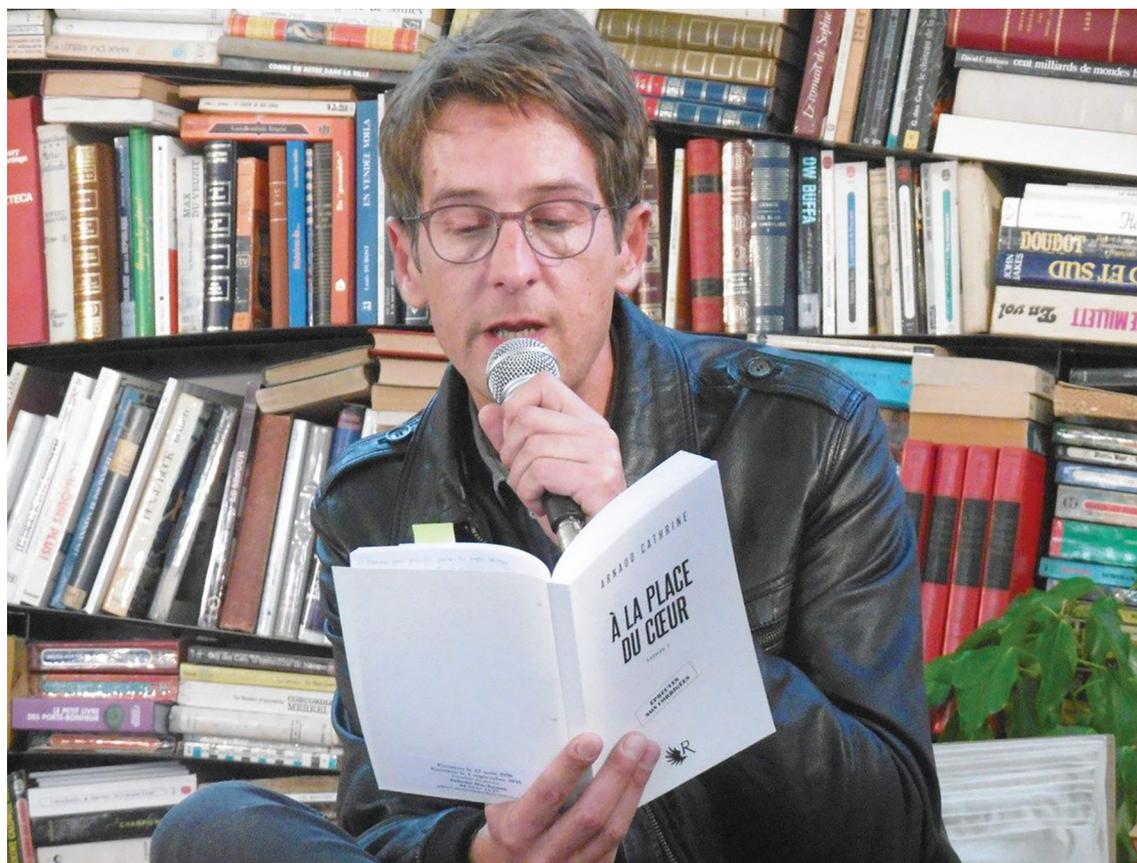
Rencontre avec Arnaud Cathrine : en tous genres

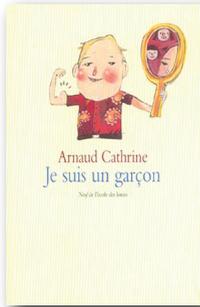
Comment parler d'amour et de sexe aux ados ? Croit-on encore au grand amour au XXI^e siècle ? Les pratiques numériques ont-elles envahi le champ de la narration ? L'écrivain, qui vient de publier *Romance*, nous en parle...

PROPOS RECUEILLIS PAR HÉLÈNA VILLOVITCH

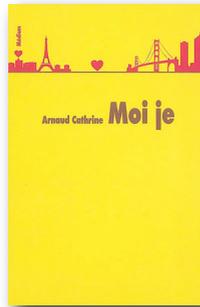


Correspondances de Manosque en 2016. D.R.





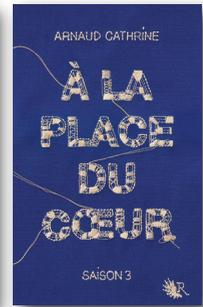
↑ L'École des loisirs, 2001 (Neuf)



↑ L'École des loisirs, 2008 (Medium)



↑ Les trois saisons d'À la place du cœur chez Robert Laffont, 2016, 2017 et 2018 (R).



Hélène Villovitch : Dans votre parcours, les romans « adulte » alternent avec les romans jeunesse. Comment décidez-vous de la destination d'un roman ?

Arnaud Cathrine : J'ai commencé par la littérature générale avec l'idée que la littérature jeunesse n'était pas pour moi. Quand j'étais ado, on nous donnait à lire des choses sacrément mièvres ! Je n'y trouvais ni écho ni réponse aux questions que je me posais. J'en étais resté là, jusqu'à ce que je commence à m'intéresser à la fin des années 1990 à des auteurs qui écrivaient à la fois en littérature générale et en littérature jeunesse, Marie Desplechin, Agnès Desarthe, Geneviève Brisac, Christophe Donner. J'ai découvert là un continent. Ainsi, on pouvait parler de sexualité, de mort, de sujets mis à l'écart par une littérature jusque là trop « pédagogique » au sens négatif du terme. J'ai été émerveillé par les livres édités à L'École des Loisirs par Geneviève Brisac. Et cette dernière m'a ouvert cet espace ! Dès lors, j'ai alterné littérature générale et livres jeunesse, dans un mouvement naturel puisque c'était généralement l'âge de mes héros et héroïnes qui me faisait dire si mon livre devait être publié par Verticales ou par L'École des Loisirs, dans les collections « Neuf » (autour de neuf ans) ou « Medium » (13-14 ans).

Dans votre trilogie *À la place du cœur*, un groupe d'adolescents subit le traumatisme des attentats terroristes perpétrés à Paris en 2015. Est-ce que cette date marque le début d'une nouvelle génération de futurs adultes ?

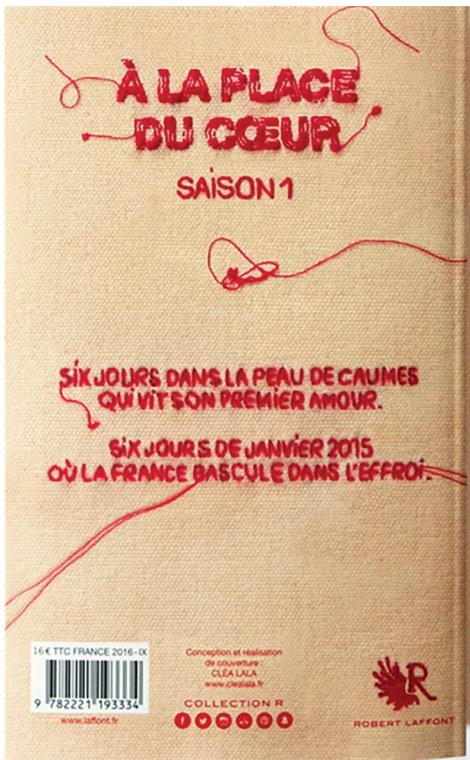
Après les attentats, je suis demeuré plusieurs mois totalement « sec », incapable d'enclencher un processus d'écriture. Je cherchais à faire entrer cette

réalité traumatique dans l'écriture, et en même temps je refusais d'écrire un livre « sur » les attentats, cela me semblait vaguement indécent. C'est en parlant avec les jeunes que j'avais autour de moi que je me suis aperçu que cette génération-là, disons celle des 18-25 ans, était entrée dans l'Histoire : un peu de la manière dont pour moi, l'événement avait été Le Pen au second tour, il y avait eu pour eux un avant et un après.

J'ai eu envie de m'adresser à eux, c'est-à-dire à un public un peu plus âgé que celui de la collection Medium. J'ai commencé à m'intéresser aux collections « Jeunes adultes ». Si j'en crois l'âge des lecteurs que je rencontre, ça va de 16 à 25 ans environ, même si des adultes, bien heureusement, les lisent aussi. J'avais toujours eu en tête que l'enjeu était de mettre les pieds dans le plat, ce qui ne signifie pas oublier sa responsabilité ni manier la provocation gratuite. Avec ce nouveau public, j'ai pu aller plus loin, notamment en ce qui concerne l'amour.

Quelle influence ce cadre, la collection R de Robert Laffont où vous avez publié *À la place du cœur* et votre dernier livre *Romance*, a-t-il sur votre travail ?

Je voulais travailler avec Glen Tavenec à cause de ses choix éditoriaux culottés. Il avait publié très peu de romans naturalistes, c'est donc une expérience que nous avons faite à deux. Nous ne savions pas si le public de « R » allait accrocher avec mes histoires très réalistes. Ça a été le cas. Quand je parle avec ces jeunes qui lisaient jusqu'alors du fantastique et de la SF, une phrase revient : « C'est le premier roman comme ça que je lis ». Ensuite, Olivier Adam est arrivé dans la collection avec



↑
4e de couverture d'*À la place du cœur*, Robert Laffont, 2016 (R).

Arnaud Cathrine

Écrivain, scénariste de films et parolier musical, Arnaud Cathrine a publié son premier livre, *Les Yeux secs*, en 1998 aux éditions Verticales. Ont suivi une trentaine de romans dont la moitié pour la jeunesse, principalement dans les collections « Medium » et « Neuf » de l'École des Loisirs. *Pas exactement l'amour* (Verticales, 2015) a été récompensé par le prix de la nouvelle de l'Académie française. En 2016, 2017 et 2018 est publiée dans la collection « R » de Robert Laffont la trilogie *À la place du cœur*. Dans le tome 1, on suit Caumes, 17 ans, qui tombe amoureux d'une jeune fille dans le contexte des attentats terroristes perpétrés en France en 2015. Les tomes 2 et 3 suivent le parcours du protagoniste et de sa bande d'amis les années d'après. En 2020 dans la même collection, Arnaud Cathrine a publié *Romance*, récit du premier amour de Vince, 16 ans, pour un autre garçon. L'écrivain est également conseiller littéraire à la Maison de la poésie de Paris, ainsi qu'aux festivals Les Correspondances de Manosque, Tandem (Nevers) et Les Émancipées (Vannes).

La Tête sous l'eau. Moi, j'ai eu tout de suite l'intuition que j'allais être encore plus libre qu'avant, en particulier pour parler de cette barbarie qu'est le terrorisme et sur la question de l'amour. Dans *À la place du cœur*, Caumes tombe amoureux d'Esther pendant la semaine des attentats et ils vont vivre leur première fois.

Comment écrire en étant juste avec le réalisme de la scène et rester parfaitement romantique, avec des personnages bouillonnants de pulsions ? C'était l'enjeu, et je me suis senti d'autant plus libre que Glen Tavenec me poussait à l'être. Il lui est même arrivé, en me lisant, de dire : « C'est un peu pudibond, ça ne te ressemble pas ! » Il m'a poussé à aller au bout d'une représentation dont il sentait qu'elle serait juste.

La mère de Vince dans *Romance* dit : « Les amours imaginaires sont nécessaires en attendant le vrai ». Le véritable amour, ça existerait donc toujours en 2021 ?

Cette génération n'a pas renoncé à un certain idéalisme amoureux. Mais peut-être ceux que je vois autour de moi sont-ils acquis à l'idée qu'une vie est faite de plusieurs chapitres amoureux. Que ce n'est pas le prince charmant ou la princesse merveilleuse qui va arriver dès la première fois. Contrairement aux générations précédentes, ça passe pour eux par les réseaux sociaux et les applis, mais je vois que les jeunes, tout en découvrant eux aussi les modalités de l'attente amoureuse et de la drague, rêvent de sentiments absolus.

L'amour et l'amitié, pour un ado, ne sont pas forcément des notions antagonistes, c'est l'un des sujets de *Romance*, et peut-être de tous vos livres. Quelle serait malgré tout la différence ?

Je trouve que l'amitié est généralement sous-représentée. Quand Geneviève Brisac, la première fois, m'a demandé de quoi j'aurais envie de parler dans un livre jeunesse, j'ai répondu « de l'amitié ». J'ai alors écrit l'histoire d'un ado dont le meilleur ami s'est suicidé et qui se débrouille avec le fantôme de cet ami perdu. Mais les frontières sont ténues et l'amitié se mue parfois en amour. Dans mes livres il est toujours question de très fortes amitiés. Une rupture amicale peut être aussi bouleversante qu'une rupture amoureuse.

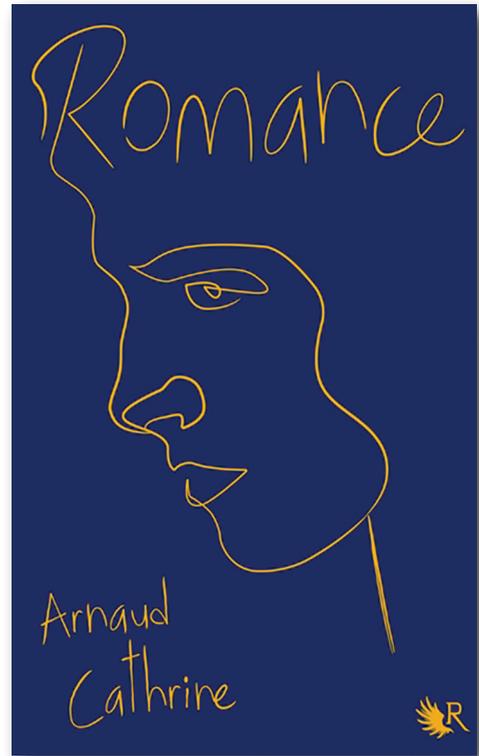
La différence entre l'amour et l'amitié, ça ne tient qu'à une caresse. On peut aller et venir de l'un à l'autre... Je n'aime pas les choses trop compartimentées. Et puis, ce n'est pas communément admis, mais je pense que l'amitié est aussi puissante que l'amour. J'aime l'idée qu'il reste des traces chez l'adulte de ses amitiés adolescentes fusionnelles.

À 16 ans, Vince, le héros de *Romance*, est un gay assumé. Il veut vivre, dit-il, dans « un monde où les homosexuels pourraient se définir par autre chose que leur sexualité ». Ce monde existe-t-il déjà ?

Dans la société, malheureusement, on n'en est hélas pas encore là. Du point de vue de la représentation que j'ai voulu en donner, j'ai pris le contrepied de ce que j'ai lu et vu, par exemple dans les « *teen movies* ». Je ne voulais pas re-raconter une chose maintes fois traitée, le coming out. C'est un vrai sujet, bien sûr, mais je voulais explorer autre chose. Je voulais m'amuser, je voulais un personnage qui soit gay... et gai. Et aussi un gars qui « bastonne » parce qu'il ne supporte pas de se faire « traiter » comme il le dit. Vince dramatise son quotidien, il est attachant par ses excès et ses exagérations. J'ai écrit une comédie romantique, même si l'homophobie y existe et rôde tout le temps. Des ados comme Vince, dont l'obsession n'est pas d'affirmer son homosexualité mais de trouver l'amour, ça existe. L'idée est de dépasser les particularismes, que ça n'ait pas d'importance d'être gay ou hétéro. Lors d'une rencontre dans un lycée, une jeune fille m'a dit que son souci n'était pas d'être lesbienne, mais de rencontrer la femme qu'elle aimera. Ce livre est de ma part une projection. Il anticipe par foi et espérance une histoire qui sera banale, je le souhaite, dans quelques années.

Vince est « amoureux » d'un jeune acteur porno américain qu'il a vu dans des films. Cependant, le livre ne contient « que » des scènes érotiques. Y a-t-il des limites que vous ne voulez pas franchir ?

Pour commencer, quand les personnages s'essayent à une scène d'amour qu'ils veulent sentimentale, j'ai envie moi aussi que ça le soit. L'idée n'est pas d'être cru, l'idée est d'être juste. Je ne



↑
Romance, Robert Laffont, 2020 (R).

être collé le samedi plutôt que de laisser de gros bâtards me traiter. Deux solutions dans la vie : soit tu subis, soit tu répliques. Moi, j'ai choisi. *Tartouze*, je cogne, *sale pédé*, je cogne, *enculé de ta mère*, je cogne, *p'tite pédale*, je cogne.

Il faut dire que je ne suis pas aidé : il y a très peu d'homos dans mon lycée. Ce n'est pas faute d'avoir mon radar branché en permanence. Ou alors ils se cachent bien. Je me sens donc douloureusement privé de mes compatriotes :

- La manif en faveur du mariage pour tous, je l'ai regardée à la télé (j'avais treize ans et ma mère ne pouvait pas m'accompagner, elle bossait).
- La Gay Pride : trop la teuf pour moi.
- Grindr : j'y ai traîné deux, trois fois, bonjour tristesse, trop glauque, de la baise, rien que de la baise.

↑
Extrait de *Romance*.

veux pas poser un voile pudibond sur ce qui arrive quand c'est beau. Le sexuel fait partie de l'amour et c'est une matière littéraire. Selon la manière de le traiter, ça peut rester beau ou devenir trop cru ou même raté. Le moyen de ne pas tomber dans la pornographie, c'est pour moi de faire sentir que le cœur du personnage bat très fort.

Ensuite, lorsque je parle de pornographie, c'est que je prends acte de ce qui se passe, de ce que les ados en consomment. Ce serait mentir de faire comme si ça n'existait pas. Ma manière d'introduire la pornographie dans le livre est de m'en amuser, d'aller un peu trop loin en mettant en scène Vince qui tombe amoureux d'un « hardeur », et qui lui écrit via Instagram. Traiter la pornographie sur un mode comique dédramatise l'apparition de ce motif dans le livre. Je ne suis pas sociologue, je ne m'occupe que de représentation. Je n'ai pas à dire si ça a des effets négatifs sur les ados, je prends acte. Aujourd'hui, il y a les films, il y a le porno, il y a les réseaux, Instagram, Tik Tok, je prends tout ça en compte.

Le corps de l'adolescent, dans vos livres, est décrit avec des mots familiers : cul, bite, couilles... Certains lecteurs, ados ou adultes, sont-ils choqués ?

Oui, depuis le début ça arrive. Des blogueurs, donnant des conseils de lecture, écrivent : « Arnaud Cathrine, j'avais peur d'y aller parce qu'il paraît que c'est très cru ». Mon intention n'est pas de provoquer. Mais comment, étant donné que j'écris à la première personne, dire autrement que « bite ». Devrais-je écrire « chibre » ? Si tout d'un coup le personnage de Vince, qu'on connaît très spontanément, disait « le sexe d'Octave » ou « le pénis d'Octave », ça sonnerait faux. C'est comme avec un instrument de musique, il faut que le son soit bon. J'emploie les champs lexicaux afférents à telle situation, en rapport avec tel individu, qui a tel âge. Si j'utilisais une narration à la troisième personne, ça changerait tout. Là, j'écrirais « Le sexe d'Octave ». Mais travaillant à la première personne, je suis obligé d'utiliser certains mots. Lorsque dans les rencontres en lycée, certains élèves se déclarent choqués, je crois que c'est surtout dû à la présence de leur prof ou documentaliste.

On a vu que les livres jeunesse, et en particulier les premières lectures, prennent en compte la séparation des parents, les familles monoparentales. Qu'en pensez-vous ?

Ce n'est pas récent, je me souviens que c'était là dans les années 1990, chez Christophe Donner par exemple. Mais il y a peut-être un temps de retard entre ce qui se passe dans la société et le moment où la littérature le prend en charge. Pour moi, ce n'est plus un sujet. Dans le livre que je suis en train d'écrire et qui est la suite de *Romance*, Vince interroge sa mère car il a peur qu'elle soit triste d'être célibataire. Elle lui répond qu'elle a une vie libre, loin du modèle bourgeois. Ça ne pose pas de problème particulier et c'est une bonne chose, car cela laisse la place à ce qui me préoccupe, les questions universelles d'amour, de mort, de solitude...

Les réseaux sociaux, les courriers électroniques influencent dorénavant la narration et même la forme du roman. Est-ce que c'est une bonne chose pour la littérature ?

Avant, quand on était amoureux, on attendait un coup de fil pendant des heures. Avec les textos, ça change les modalités du rapport amoureux. Les jeunes font ça en une minute, là où Roland Barthes jouait sa tragédie en trois actes sur une heure (dans *Fragments d'un discours amoureux*) ! Quand tu n'as pas de nouvelles de l'être aimé, tu vas voir sur Facebook si la petite pastille verte indique qu'il est en ligne ! Sur le côté très à vif du sentiment amoureux, on peut mettre en scène plein de choses qui n'existaient pas avant. On utilise le téléphone pour essayer vaillamment de rejoindre l'autre qui ne daigne pas nous donner un signe.

Toute la narratologie change. On ne dit pas la même chose ni de la même manière de visu, dans un mail ou dans un texto. Je m'amuse à mettre en scène les textos avec leurs fautes d'orthographe et de typographie. Tout ça est de l'or pour les auteurs en terme de matière romanesque et ça décuple le plaisir de raconter les histoires.

Vince à propos du site Grindr raconte : «J'y ai traîné deux, trois fois, bonjour tristesse, trop glauque, de la baise, rien que de la baise».

C'est le côté romantique de ce personnage ! Les sites de rencontre, ce n'est pas son truc. Moi, l'auteur, je me documente, je vais voir. Même si je ne les pratique pas personnellement, j'ai tout téléchargé. Tinder, Meetic, Grindr, je vais voir. J'enquête sur le terrain.

Les jeux de rôle et de rencontre japonais qui arrivent en France en ce moment, vos personnages adolescents y jouent-ils ?

Je ne les connais pas encore. En revanche, dans *Romance*, Vince lit des «Yaois». Ce sont des mangas gays, très répandus dans les librairies françaises. Les filles les lisent aussi, d'ailleurs.

Y a-t-il des sujets, des thèmes qu'on ne peut pas aborder dans un livre jeunesse ? Le viol, l'inceste, la violence, le racisme, la religion ?

Ce serait désespérant de penser qu'il y a des sujets tabous. Je ne le crois pas et je ne le veux pas. La littérature, qu'elle soit générale ou «jeunesse», est l'endroit où l'on peut être le plus libre. On n'y est pas tenu par la pression économique comme on peut l'être au cinéma, et il faut utiliser cette liberté pour faire avancer les choses d'un point de vue humaniste. Ça ne me gêne pas de rencontrer certaines réactions, certaines désapprobations. En tant qu'auteur, je suis responsable de la manière dont je traite ces sujets. Je ne fais rien d'inconséquent. Je me renseigne, je veux savoir parfaitement où je mets les pieds.

Peut-on parler d'identité sexuelle, de transsexualité aux adolescents ?

Il est urgent de faire entrer dans la littérature l'inventivité de la jeune génération par rapport au genre. Pour me documenter, je regarde sur YouTube des adolescents qui, sur leurs chaînes, parlent de leur transition. J'ai vu des films de fiction comme *Girl, Il ou elle*, des documentaires comme *Not a boy, not a girl*, sur des enfants qui ne s'identifient pas à un genre. Je suis plongé en ce moment dans tout cela parce que cette question figure dans mon prochain livre. C'est passionnant, et quand

bien même on se sent comme moi cisgenre, ce questionnement sur l'identité renvoie à des questions importantes. L'ordre induit par les catégories «masculin» et «féminin» m'a toujours semblé faux. Je traiterai la transexualité de la même manière que je le fais de l'homosexualité, c'est-à-dire en partant du principe que cela est, cela existe et ce n'est pas un problème.

En ce moment, nous vivons l'épidémie de Covid, le confinement, la contestation des mesures du gouvernement par les lycéens, cela pourrait-il constituer pour vous la toile de fond d'un prochain roman ?

Non, il est trop tôt pour le moment. On lit tellement de choses tous les jours dans les journaux et les médias que ça m'apparaît comme une matière a-littéraire. En revanche, pendant le premier confinement, je n'ai jamais autant ressenti le fait que les arts, la littérature et la musique permettaient des échappées... Je m'en suis rendu compte un peu plus tard en regardant les livres sur mon bureau, coincé à Paris : de Colette à Célia Houdard, je n'avais lu que des livres où il y avait la mer ! ●

Propos recueillis par Héléna Villovitch le 4 novembre 2020.

Écrivaine, cinéaste et journaliste, Héléna Villovitch a publié en 2018 *Le Village des monstres* (Bayard Éditions) et côté adultes *Pour en finir avec mon sofa* (éditions Verticales).

En 2021 paraîtra *Et si on mangeait les Legrand ?* (éditions Les Petits Matins.)